

étrange, fit Yvonne avec un éclair de malice dans les yeux ; d'autant plus étrange que j'ai presque la même idée, la même pensée que vous....

—Vrai ?

—Oui, je ne sais pourquoi, mais depuis quelques jours je me figure aussi que M. de Prades ne peut plus beaucoup tarder, et nous le reverrions bientôt, d'un moment à l'autre... demain... aujourd'hui peut-être, que je n'en serais pas très surprise....

—Vrai !... vrai ?... répéta Clotilde, le front de plus en plus radieux.

—Oui, je vous le jure !... Oui, il me semble que j'entends, moi aussi, comme une voix intérieure qui m'annonce son retour... Il me semble que, tout à coup, je n'aurai qu'à lever les yeux pour le voir surgir en face de nous... pour le voir....

Mais, brusquement, la comtesse de Chaverny venait de s'interrompre.

En face d'elle, elle venait, en effet, d'apercevoir Fernand... Fernand qui lui souriait et qui, de la main, lui faisait signe de ne pas le trahir.

Et comme elle restait toute saisie, toute tressaillante à cette soudaine apparition... comme, malgré elle, elle n'avait pu retenir un mouvement qui avait dévoilé sa surprise :

—Qu'est-ce donc ?... qu'avez-vous donc ? demanda vivement Clotilde. Pourquoi venez-vous d'avoir ce trouble subit ?... Pourquoi



... déjà elle prenait la large enveloppe blanche.

êtes-vous devenue si pâle tout à coup ?... Qu'alliez-vous donc me dire que vous n'avez pas osé achever ?

—Mais rien... je n'ai rien, dit, toujours très émue, la mère du petit Maurice, dont le regard venait encore, pendant une seconde, de se porter sur de Prades ; ou plutôt j'ai que je serais bien contente de pouvoir me réjoindre le plus tôt possible avec vous... bien contente de pouvoir le plus tôt possible partager votre bonheur et celui de notre chère petite Suzanne....

Mais Clotilde, après l'avoir regardée très fixement, venait de secouer vivement la tête :

—Non, non, fit-elle, ce n'est pas cela... et vous savez certainement quelque chose que j'ignore... quelque chose que vous voulez me cacher, Yvonne !

—Moi !

—Oh ! ne dites pas non... ne me dites pas que je me trompe, car j'en suis sûre... car je le lis dans vos yeux !....

—Dans mes yeux !... Oh ! je vous assure....

—Ne mentez pas... n'essayez pas de mentir !... Oui, votre regard, e son de votre voix, votre attitude et jusqu'aux sourires que vous avez parfois, tout en vous décèle je ne sais quelle joie que vous ne voulez pas me faire connaître... tout me crie que vous devez avoir quelque bonne nouvelle dont vous voulez encore garder le secret !..

—Quel enfantillage ! dit Yvonne, qui ne put s'empêcher de rougir.

—Un enfantillage ?

—Oh ! oui.

—Alors pourquoi, hier, sembliez-vous conspirer contre moi avec M. de Chaverny ?... Alors pourquoi M. de Belleruche et Maurice semblaient-ils aussi conspirer avec vous ?... Pourquoi dix fois, vingt fois au moins, m'avez-vous regardée à la dérobée en échangeant de si énigmatiques et si mystérieux sourires ?... Pourquoi vos lèvres semblaient-elles parfois prêtes à s'entr'ouvrir comme pour laisser jaillir un mot, une parole que vous ne pouviez plus retenir ?... Pourquoi étiez-vous tous si rayonnants et si radieux ?... Pourquoi, si je m'étais trompée, Suzanne se serait-elle trompée aussi ? Pourquoi aurait-elle été également — comme elle me l'a raconté — toute surprise de vous voir ces airs si étranges, ces airs si singuliers et qui l'avaient laissée toute pensive ?....

—Ah vous rougissez, Yvonne, ajouta plus vivement Clotilde, vous rougissez et vous qui êtes toujours si franche, vous détournez les yeux et vous n'osez plus me regarder en face....

—Vous voyez bien que j'ai raison... que j'ai deviné... qu'il se passe quelque chose qu'il faut que je sache....

—Et j'en suis si convaincue, si persuadée, que c'est peut-être pour cela que j'ai ce pressentiment dont je vous parlais tout à l'heure... cet invincible pressentiment que c'est aujourd'hui que va s'accomplir et se fixer ma destinée....

Puis, s'emparant brusquement des mains de la jeune comtesse, et de plus en plus pressante :

—Je vous en prie, je vous en supplie, ma chère Yvonne, reprit-elle, vous qui m'aimez comme vous aimez votre sœur, comme vous aimez Adrienne... vous qui avez toujours été si bonne pour moi et qui, pour rien au monde, n'auriez voulu me causer la moindre peine ou me faire le moindre chagrin... oui, je vous en supplie, ne me laissez pas dans ce doute, dans cette incertitude, dans cette fièvre

—Parlez !... parlez vite !..

—Dites-moi tout ce que vous avez pu apprendre et tout ce que je dois savoir... tout ce que j'ai le droit de savoir !..

—Peut-être M. de Belleruche et M. de Chaverny vous ont-ils demandé de vous taire ?... Mais je vous jure que je ne leur dirai rien... je vous jure qu'il ne saura rien !....

—Oh ! oui, parlez... parlez vite !... M. le comte a reçu de ses nouvelles, n'est-ce pas, des nouvelles de Fernand ?..

Et comme Yvonne venait de sourire :

—Oui, oui, c'est cela ! s'écria la jeune femme avec un accent triomphant. Oui, vous avez eu de ses nouvelles et il vous appris sans doute quand il allait revenir !... Et vous n'avez rien voulu me dire pour me faire tout à coup cette surprise !..

—Oh ! oui, je comprends... je comprends tout !..

—Je comprends maintenant pourquoi M. de Belleruche est sorti ce matin de si bonne heure....

—Peut-être allait-il le chercher ?... Peut-être allait-il à sa rencontre ?... Peut-être va-t-il tout à l'heure le pousser devant moi, en me disant :

—Clotilde, je vous ramène celui que vous aimez... je vous ramène Fernand !..

Mais elle n'avait pas achevé qu'elle fut debout d'un bond, tandis que toute frémissante de joie, elle jetait un grand cri éperdu.

Car la voix de M. de Belleruche venait, en effet, de lui crier :

—Oui, Clotilde, je vous le ramène !... Oui, Clotilde, voilà celui que vous aimez et qui vous aime !

Et, doucement, le comte poussait devant lui Fernand de Prades... Fernand de Prades qui, tout frémissant d'un bonheur immense, ouvrait ses bras à la mère de Suzanne :

—Clotilde !

—Fernand !

Et ils s'étaient à peine élanés l'un vers l'autre, que déjà M. de Belleruche, ainsi qu'Yvonne et André avaient quitté la serre... que déjà Clotilde et Fernand restaient seuls.

Et ce fut alors une longue et violente étreinte... des baisers fous.

L'émotion qu'ils éprouvaient était si forte qu'ils avaient tous les deux la pâleur de la mort et qu'il leur aurait été impossible de dire un seul mot, de prononcer une seule parole.

—Fernand !

—Clotilde !

Et c'était tout ce qu'ils pouvaient dire, et d'une voix si tremblante, et d'une voix si sourde, que ce n'était qu'un murmure, que ce n'était qu'un souffle.

Et longtemps ils restèrent ainsi dans les bras l'un de l'autre, ainsi enlacés, tandis que pris d'une sorte de vertige, ils ne se lassaient pas de se regarder, il ne se lassaient pas de se sourire.

—Je te retrouve donc !... C'est donc toi qui es là entre mes bras... là, contre mon cœur ! put enfin balbutier Fernand.

Mais Clotilde ne l'avait pas entendu... mais Clotilde venait d'avoir tout à coup, en même temps qu'un cri de surprise, un cri de fierté et d'orgueil.